

## SOMMAIRE

|  |     |
|--|-----|
| <b>Introduction</b>  |     |
| Sylvie PARIZET .....   | 7   |
| <br>   |     |
| « <b>Mythe et création</b> »   |     |
| Pierre BRUNEL .....  | 21  |
| <br>   |     |
| « <b>Déméter et l'aspirine. Notes sur la polysémie du mot "mythe"</b> »  |     |
| Jean-Louis BACKÈS .....  | 31  |
| <br>   |     |
| « <b>Mythe et métaphore</b> »  |     |
| Sylvie BALLESTRA-PUECH .....   | 49  |
| <br>   |     |
| « <b>Le "devenir-mythe" des œuvres de fiction</b> »  |     |
| Véronique GÉLY .....   | 69  |
| <br>   |     |
| « <b>De la théorie à la pratique : la "mythologie des poètes" à Rome</b> »   |     |
| Jacqueline FABRE-SERRIS .....  | 99  |
| <br>   |     |
| « <b>Entre récit héroïque et poésie rituelle : le sujet poétique qui chante le mythe</b> »   |     |
| Claude CALAME .....  | 123 |
| <br>   |     |
| « <b>Comment comparer les (r)écritures anciennes et modernes des mythes grecs ? Propositions pour une méthode d'analyse (inter)textuelle et différentielle</b> » |     |
| Ute HEIDMANN .....   | 143 |
| <br>   |     |
| « <b>Le mythe, de la terreur à l'esthétisation – remarques sur le travail du mythe selon Hans Blumenberg</b> »   |     |
| Jean-Claude MONOD .....  | 161 |
| <br>   |     |
| <b>Bilan critique</b>  |     |
| Véronique GÉLY .....   | 179 |
| <br>   |     |
| <b>Présentation des auteurs</b> .....  | 197 |



# Introduction

Sylvie PARIZET (Université de Paris X – Nanterre)

*Aphrodite ersteht aus dem Schaum  
der schrecklichen Entmannung des Uranos  
das ist wie eine Metapher auf die Leistung des Mythos<sup>1</sup>.*

Que se passe-t-il lorsque nous contemplons le tableau de Botticelli qui orne la couverture de ce livre ? Sommes-nous capables de nous laisser séduire par la simple, et sidérante, beauté de cette Vénus anadyomène ? ou bien songeons-nous encore à la « terrible émas-culation d'Uranus » qui préside à sa naissance ? Tel est, selon Hans Blumenberg, l'un des enjeux du processus d'esthétisation à l'œuvre dans le « travail du mythe » : oublier – jusqu'à quel point ? – l'arrière-plan de terreur caché sous les représentations iconographiques et les textes littéraires qui, entre variation et répétition, participent du « plaisir du jeu ». *Terror und Spiel* : dans la contribution qui clôt ce recueil<sup>2</sup>, l'ouvrant ainsi sur de fécondes perspectives de recherche, Jean-Claude Monod présente les travaux du philosophe allemand<sup>3</sup> et rappelle, en particulier, l'apport décisif de *Arbeit am Mythos* aux études de mythes.

-7

## LE MYTHE : UN CONCEPT MALMENÉ ?

Mythe, *myth*, *Mythos*, *Mythus*, *mito*... Mystérieux vocable, le mythe, « ce rien qui est tout », pour reprendre le magnifique vers de Pessoa cité par Pierre Brunel dans sa contribution liminaire<sup>4</sup>, n'a cessé de fasciner ceux qui s'en approchent. Mais il semblerait que, du poète portugais aux universitaires de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le mystère ait quelque peu perdu de ses charmes : « forme introuvable<sup>5</sup> », « catégorie poubelle<sup>6</sup> », « concept impossible<sup>7</sup> », « artefact savant<sup>8</sup> »... À l'aune de ces formules<sup>9</sup>, on serait tenté de rayer à tout jamais le mot

« mythe » du vocabulaire critique. Et d'en faire autant avec celui de « mythologie<sup>10</sup> », qui n'a guère été épargné, lui non plus, ces dernières décennies.

En 1980, le numéro du *Temps de la réflexion* consacré à « La pensée mythique<sup>11</sup> » prenait acte d'une transformation radicale : Jean-Pierre Vernant y évoquait en préambule « cette mise en question – pour ne pas dire cet effacement – de l'objet même d'une discipline dans le moment où, par sa rigueur et sa cohérence, elle assurait sa scientificité<sup>12</sup> [...] ». À lire la brillante démonstration de Marcel Détienne, *L'Invention de la mythologie*, on comprenait vite que le mythe, ce « poisson soluble dans les eaux de la mythologie<sup>13</sup> », était voué à se dissoudre dans un océan d'illusions — un monde fabriqué, « inventé » de toutes pièces. Dans un texte de 1971, Blumenberg ne dénonçait-il pas déjà le danger de tomber dans le « mythe de la mythologie<sup>14</sup> » ? L'ouvrage de Claude Calame, *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque. La création symbolique d'une colonie<sup>15</sup>*, s'ouvrait, quant à lui, sur un long chapitre intitulé « Illusions de la mythologie ». Et il serait aisé, mais ô combien fastidieux, de multiplier les exemples<sup>16</sup>...

8-

Pour évidente qu'elle puisse paraître, en 2008, aux lecteurs familiers de ces travaux, il faut rappeler que cette « mise en question », qui ne fait toujours pas l'unanimité aujourd'hui, n'allait guère de soi dans les années quatre-vingts. Elle était d'autant plus difficile à accepter qu'elle concernait un fonds commun qu'ouvrages illustrés et manuels scolaires nous avaient accoutumés à *recevoir* comme le « canon » antique. Au fil des siècles, le monde des fables gréco-latines s'était progressivement constitué en patrimoine littéraire – un « réservoir » de mythes censé exister, comme la bibliothèque de Borges, *ab aeterno*<sup>17</sup>. Grâce au fabuleux travail de recherche effectué aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, la mythologie, s'ouvrant aux mondes mésopotamien, amérindien ou africain, s'était démultipliée à l'infini, tandis qu'une terminologie avait chassé l'autre<sup>18</sup>. À rechercher les versions d'un mythe dont on postulait l'existence, on agissait alors comme si l'on dressait la cartographie d'un continent : on œuvrait, en réalité, à en façonner les contours. Mais cette mythologie-là participait d'une stable et rassurante image de la « réalité », à mille lieues du paradigme des « inventions » ou de l'inquiétant domaine des « illusions ».

En dotant la mythologie grecque d'une histoire, et en montrant comment ce bel objet avait été fabriqué, les hellénistes du Centre Louis Gernet lui faisaient ainsi quitter les cimes du royaume de l'Absolu, pour en faire une création culturellement datée et historiquement conditionnée – fragile et relative, donc. Le temps de la désillusion était venu. Replacer le concept de « mythe » dans l'Histoire revenait à battre en brèche les présupposés de ceux pour qui le mythe participait d'un ordre de réalité intangible et immuable<sup>19</sup>. Il n'y a pas d'« essence du mythe », soutenaient désormais les uns, tandis que d'autres restaient fidèles à leur Graal. Les débats étaient d'autant plus complexes – plus riches, souvent ; plus confus, parfois – qu'ils concernaient les spécialistes de domaines extrêmement variés. Or l'ethnologue n'étudie pas le même objet que l'historien des religions, l'anthropologue ou le critique littéraire<sup>20</sup>... Vaine quête, dès lors, que celle du mythe ? Pierre Brunel n'hésitait pas à écrire que l'erreur était « de s'entêter à vouloir parler *du* mythe<sup>21</sup> [...] ».

Alors pourquoi ce concept « fourre-tout » figure-t-il aujourd'hui – au singulier, qui plus est – sur la couverture du troisième numéro de *Poétiques comparatistes* ? S'agit-il de « ranimer encore et toujours le désir jamais comblé d'une définition du mythe<sup>22</sup> », pour reprendre les propos de Véronique Gély ? Ou bien d'en revenir à l'idée que ce dernier aurait une essence ? Le lecteur comprendra aisément, à la lecture des contributions présentées ici, que ce volume n'a pas pour vocation de remettre en cause les acquis d'une mythocritique qui dénonce une certaine « fiction du mythe », mais d'étudier, bien au contraire, la fécondité d'une telle démarche. Dans le prolongement du séisme structuraliste<sup>23</sup>, et face au rayonnement (devrait-on dire : à l'emprise ?) d'une conception du mythe héritée du Romantisme, ces travaux ont eu le mérite de conduire à une réappropriation<sup>24</sup>, par la critique littéraire, de ce domaine de recherche.

- 9

## LE MYTHE : UN CONCEPT RÉÉVALUÉ

Cette réappropriation a été le fait des spécialistes de l'Antiquité, mais aussi, bien sûr, des comparatistes, tout particulièrement en

Allemagne, en Suisse et en France<sup>25</sup>. J'ai évoqué en préambule le rôle majeur des travaux de Hans Blumenberg. On mesurera aussi dans ce volume la fécondité de ceux du groupe de recherche de Lausanne, qui, sous l'égide de Claude Calame<sup>26</sup>, puis de Ute Heidmann, ont combattu une vision « essentialiste » du mythe pour privilégier l'étude des faits de *langue*. En France, le rayonnement de Pierre Brunel, dont la contribution sur « Mythe et Création » ouvre ce volume, a été décisif, bien sûr. Je ne retracerai pas ici l'histoire du développement d'une mythocritique dont il a été l'un des principaux acteurs, mais je tenterai plutôt de cerner brièvement les caractéristiques de la démarche qui relie, par-delà leur spécificité, les contributions présentées dans ce volume.

10 - Cette démarche repose d'abord sur une mise en perspective historique des termes utilisés par la critique. Le prix à payer en est le deuil de certitudes confortables (celle, entre autres, d'une définition du mythe), mais les études y gagnent en précision et en rigueur. Si le mythe « révèle<sup>27</sup> », le concept de mythe, lui, leurre plus souvent qu'il n'éclaire. Il s'agit donc inlassablement de récuser les approximations et de mettre au jour les phénomènes de projection : « *Au sens strict*, le mot mythe ne désigne rien<sup>28</sup> », écrivait Jean-Pierre Vernant dès 1981, tandis que Daniel Dubuisson dénonçait, un peu plus tard, le flou des expressions employées par Mircea Éliade<sup>29</sup>. Claude Calame a montré, quant à lui, la façon dont une notion moderne a été indûment « projetée » sur le monde antique : « dans le cas précis du mythe, on ne s'est pas limité à conférer à une catégorie du "niveau de base" un statut ontologique. En baptisant cette entité semi-abstraite d'un nom grec, on a projeté en retour, sur son usage dans l'Antiquité, le sens moderne assumé par le terme correspondant<sup>30</sup> ». Il ouvre ainsi aujourd'hui sa contribution par ce bref rappel :

« Désormais on le sait, en Grèce ancienne pas de mythe sinon quand le récit est réduit à son intrigue dans des traités de mythographie à usage érudit<sup>31</sup>. »

Les termes « Mythos » et « Mythologie » ont fait l'objet de deux articles fondamentaux, dus à Ute Heidmann, du *Reallexicon der deutschen Literatur-Wissenschaft*. Dans « De la fable au mythe<sup>32</sup> », Jean-Louis Backès a retracé l'histoire du terme « mythe » au sein des langues européennes : c'est dans ce même esprit qu'il faut situer les

« Notes sur la polysémie du mot mythe » qu'il présente dans ce recueil. Mettant au jour trois points de vue, dont la confusion est « à la source d'incompréhensions désespérées dans les colloques et les soutenances de thèse », Jean-Louis Backès recourt à la notion logique « d'implication » pour tenter de désamorcer les pièges que recèle tout emploi inconsidéré du terme.

Cette démarche de clarification n'a d'ailleurs pas concerné les seules notions de mythe ou de mythologie. L'idée de « texte-source », notamment, a été l'objet d'amples débats, qui ont débouché sur de vigoureuses remises en cause. Ainsi Sylvie Ballestra-Puech a-t-elle montré la fragilité de toute posture visant à définir le champ des « mythes littéraires » par la nature du « texte fondateur » qui en serait à l'origine – et à en exclure ainsi ceux dont le texte en question ne serait pas (suffisamment ?) littéraire<sup>33</sup>. Il faut souligner ici, à la suite de Sylvie Ballestra-Puech, précisément, à quel point le champ de la « longue durée et des grands espaces », impressionnant pour qui s'y attelle, est fructueux. Il permet de débouter l'idée de « récit cano- nique », pour faire le deuil de la quête d'une « vraie version », comme le rappelle encore Jean-Louis Backès dans sa contribution.

Plutôt que de rechercher *le* texte-fondateur, il s'est donc agi d'être à l'affût d'une terminologie la plus précise possible. « Le comparatiste doit définir son objet, les termes qu'il emploie et se définir lui-même<sup>34</sup> » : tel était le programme que proposait Pierre Brunel à l'apprenti mythologue il y a une quinzaine d'années. Tel est le travail salutaire entrepris, en matière d'études de mythe, par tout un pan de la critique. L'un des apports de la tradition compa- ratiste est d'avoir posé un jalon important, celui de la notion de « mythe littéraire<sup>35</sup> ». L'ouvrage de Pierre Brunel, *Mythocritique. – Théorie et parcours*, a permis de définir des concepts-clefs comme « émergence », « flexibilité » et « irradiation ». Le *Dictionnaire de Mythocritique*, que Véronique Gély présente dans le bilan placé à la fin de ce recueil, prouverait, s'il en était besoin, la fécondité du travail accompli par les comparatistes – les problèmes de terminologie débouchant sur de réelles avancées théoriques. Confronter le concept de mythe à une autre notion s'est avéré, en la matière, particulièrement riche, comme l'ont fait, dans ce dictionnaire,

par exemple, Daniel Madelénat (« Épopée et mythe »), Camille Dumoulié (« Désir et mythe »), Jean-Marc Moura (« Imagologie littéraire et mythe ») ou Chantal Foucier (« Science et mythe »), ou ailleurs, dans leurs travaux, Pierre Brunel (*Mythopoétique des genres*<sup>36</sup> n'est-il pas réflexion sur « Genre et mythe » ?) ou Véronique Gély (« Pour une mythopoétique : quelques propositions sur les rapports entre mythe et fiction<sup>37</sup> »).

C'est dans cette veine qu'on peut situer l'article de synthèse ici intitulé « mythe et métaphore ». Dans le prolongement des réflexions suscitées par son étude d'Arachné, *Métamorphoses d'Arachné. L'artiste en araignée dans la littérature occidentale*<sup>38</sup>, Sylvie Ballestra-Puech y met au jour les multiples enjeux soulevés par la confrontation de ces deux notions fondamentales. Si cette étude constitue, entre autres, une magnifique illustration de l'apport de la pensée de Blumenberg à la mythocritique, elle engage, par le biais de la réflexion théorique qu'elle met en œuvre, un rapprochement fécond et novateur entre mythocritique et métaphorologie – rapprochement que « l'ouverture conjointe de la mythocritique à la mythopoétique et de la théorie française de la métaphore à sa dimension anthropologique permet peut-être aujourd'hui<sup>39</sup> ».

12 -

Loin de s'enliser dans l'aporie, ou de déboucher sur une sorte de « théologie négative<sup>40</sup> » du mythe, on le voit, le travail théorique entrepris ces trente dernières années a donné une vitalité nouvelle aux études de mythes. En apparence malmené, le concept incriminé a été réévalué. Il ne s'agissait pas d'en finir avec ce « signifiant disponible », mais de lever le voile des illusions et projections qui le recouvraient. Il fallait débarrasser les mythes grecs de la gangue de préjugés qui les enserraient pour mieux en restaurer l'éclat, et dénoncer les idées reçues attachées aux mythes italo-romains ou bibliques pour permettre d'en mesurer toute la richesse<sup>41</sup>. Il fallait débusquer les pièges que recèle l'idée d'une « essence » du mythe<sup>42</sup>, pour élaborer une mythocritique pleinement attentive aux textes.



## MYTHE ET LITTÉRATURE : POUR UNE MYTHOCRITIQUE FONDÉE SUR UN RETOUR AUX TEXTES

Le terme « mythe » ne figure pas seul en couverture de ce numéro. Pour les comparatistes et les spécialistes de l'Antiquité qui ont œuvré à sa réévaluation, c'est accolé à celui de « littérature » qu'il a pris tout son sens. Sans opposer ces deux concepts, comme le font certains, mais en les liant. Ainsi que le rappelle Pierre Brunel, « le mythe nous parvient tout enrobé de littérature », et « il est déjà, qu'on le veuille ou non, littéraire<sup>43</sup> ». Une telle postulation a pour effet de renvoyer dos à dos les évolutionnistes, pour qui nous irions, « progressant », du scandale des mythes « primitifs » des origines vers une plus délicate élaboration littéraire de ces récits<sup>44</sup>, et les nostalgiques, prisonniers d'une vision entropique du mythe, pour qui ce dernier se dégraderait, aussitôt « entré en littérature ». Avers et revers d'une même médaille, ces deux façons de considérer le mythe et les mythes, issues d'un même fantasme de pureté – originelle ou eschatologique, qu'importe – ont été vigoureusement combattues, dans leurs travaux, par les contributeurs de ce volume.

La littérature est le lieu où s'élaborent des réécritures qui sont elles-mêmes des « lectures » : en matière de « mythopoïesis », l'œuvre « fait » le mythe tout en étant modelé par lui. Dans le « travail du mythe », comme l'écrit Blumenberg, « production et réception sont équivalentes<sup>45</sup> ». En finir avec une conception essentialiste ou idéaliste du mythe, c'est donc s'interroger sur les phénomènes de réception, comme l'ont montré, entre autres, Daniel Mortier<sup>46</sup> et Yves Chevrel<sup>47</sup> dans leurs travaux. Ainsi que l'écrit fort justement Véronique Gély dans sa contribution sur le « devenir-mythe des œuvres de fiction », « un récit, une image ou le nom d'un héros ne sont des mythes que quand on les nomme mythes, c'est-à-dire quand on les *reçoit* comme tels<sup>48</sup> ». Partant de ce postulat, Véronique Gély examine « la façon dont une œuvre de fiction devient un mythe ». Elle met alors en lumière, et sa contribution est ici particulièrement novatrice, trois facteurs déterminants dans ce processus du « devenir-mythe » : le critère du scandaleux, le « va-et-vient entre autorité et anonymat, chefs-d'œuvre et œuvres ordinaires », et enfin, le rôle de l'invention d'un « peuple qui manque ».

Dans l'introduction de *Mythologie et littérature à Rome. La réécriture des mythes aux I<sup>ers</sup> siècles avant et après J.-C.*, Jacqueline Fabre-Serris revendique elle aussi une étude de la mythologie à Rome placée « sous l'angle de la réception et de la réécriture<sup>49</sup> ». Voir ce qu'il en est vraiment de la pratique des écrivains, c'est, dès lors, débouter les idées reçues, surtout dans ce domaine si longtemps déconsidéré qu'est celui des mythes italo-romains. Dans « De la théorie à la pratique : la mythologie des poètes à Rome », Jacqueline Fabre-Serris montre la richesse d'une approche qui part d'une étude attentive des textes : elle met au jour, notamment, et sa contribution est particulièrement intéressante à cet égard, les enjeux politiques qui sous-tendent tout discours sur le mythe, comme toute pratique du mythe. Rappelant les présupposés idéologiques des points de vue des penseurs romains Mucius Scaevola et Varron, elle se propose de voir « ce qu'il en a été, effectivement, à Rome, de l'usage de la mythologie chez les poètes ». Et l'étude précise de quelques textes de Virgile et d'Ovide lui permet de conclure que :

14-

« Les poètes romains ont, en fait, repris et réélaboré les mythes comme autant d'instruments de réflexions sur tout ce qui, dans la cité, pouvait faire l'objet de débats et d'interrogations profondes, au premier rang desquels il y avait ce qu'on leur reprochait de négliger : la morale et la nature des dieux. »

Souligner la façon dont Ovide travaille le *contexte d'énonciation* de sa « fable » revient à débusquer les enjeux idéologiques et politiques de la réécriture qu'il propose.

Rappeler que « tout énoncé mythique dépend des règles (verbales et sociales) du genre poétique qui en réalise l'énonciation dans des conditions particulières », tel est bien le propos de Claude Calame, qui met au jour, dans sa magnifique étude d'une épinicie de Pindare, le caractère polyphonique du « sujet qui chante le mythe ». L'analyse minutieuse d'un passage de la sixième olympique le conduit à montrer l'existence d'une « mythologie dont la logique n'est pas uniquement narrative, mais aussi énonciative, en relation avec une forme poétique chantée qui insère le récit mythique dans une spatio-temporalité en relation avec le présent et qui, dans la performance, en tant qu'acte de chant, fait de la narration mythique un acte rituel, assumé collectivement<sup>50</sup> ». Bel exemple, s'il en est, d'une mythocri-

tique fondée sur une étude attentive des faits de langue. Dénonçant l'illusion romantique d'un « je » lyrique, cette contribution montre aussi la façon dont la référence mythique est inscrite « dans une mémoire culturelle pratique, collectivement partagée ».

Travailler « pour une mythocritique », enfin, c'est proposer, sinon définir, une méthode. En matière d'étude de mythes littéraires, la moisson est abondante et les ouvriers ont été, ces dernières années, de plus en plus nombreux. Si nombreux, même, que ces études, à leur tour, souffrent parfois de leur succès : il reste, encore et toujours, trop de (jeunes) chercheurs qui méconnaissent les assises théoriques du domaine en lequel ils s'engagent. Ce volume espère en proposer un panorama, sinon exhaustif, du moins centré sur l'essentiel. Mais il vise aussi à proposer des outils méthodologiques. La « Méthode d'analyse (inter)textuelle et différentielle » définie par Ute Heidmann dans sa contribution se situe dans le droit fil des travaux de recherche qu'elle conduit à Lausanne depuis de nombreuses années<sup>51</sup>. Récusant une « réification » ou une « psychologisation » des mythes, rejetant vigoureusement l'idée d'un « sens intrinsèque au mythe », elle étudie ces derniers en s'attachant à « certains de leurs procédés langagiers, textuels et plus généralement discursifs qui [lui] paraissent particulièrement importants pour la création des effets de sens des (r)écritures des mythes grecs ». Aux comparaisons de type universalisant, elle propose de substituer une comparaison différentielle, qui souligne les enjeux du dialogue intertextuel. Donnant de nombreux exemples de ce procédé, elle montre l'intérêt d'une attention portée aux dispositifs énonciatifs, mais aussi génériques, tout autant qu'à l'examen de « *l'ensemble* de la composition narrative dans laquelle s'insère l'évocation d'un mythe<sup>52</sup> ». On retrouve dans ses travaux la volonté de récuser la notion de « texte-source », du moins l'usage qui en a longtemps été fait : il s'agit de « comparer les (r)écritures anciennes et modernes sans réduire les textes anciens au statut de simple source et sans réduire les textes modernes au rôle de répétition de l'ancien<sup>53</sup> ». On ne saurait mieux souligner « l'irréductible singularité de chaque création littéraire ».

L'unité de ce recueil est à rechercher, on l'aura compris, dans un « travail sur le mythe » qui participe de cette démarche critique née<sup>54</sup>

dans les années soixante-dix et quatre-vingt, et qui est retour aux textes en lesquels se donnent à lire les « mythes littéraires ». Mais les contributions rassemblées ici ne sont pas le fruit d'une « école », au sens dogmatique que ce terme pourrait avoir – la personnalité de ceux qui ont œuvré à un tel travail ne s'y prête guère. Il s'agit plutôt d'un courant réunissant des chercheurs ouverts aux autres disciplines (et en particulier à l'anthropologie), soucieux d'exigence historique, et décidé à porter une rigoureuse attention aux « faits de langue », qu'il s'agisse du vocabulaire critique et de leur propre terminologie, ou des procédés utilisés par les écrivains qui font appel aux mythes. Le mythe, fût-il littéraire, ne se confond pas avec l'œuvre, et seule l'étude des textes permet d'en goûter la saveur pour en proposer une étude digne de ce nom. Théorie et pratique sont toujours liées. C'est pourquoi on croiera ici Pindare, Virgile, Ovide, Maurice Scève, Pessoa, mais aussi Kadaré, et bien d'autres encore. Tel Orphée, le mythologue, pour reprendre la belle métaphore de Jean-Pierre Vernant, a vu s'évanouir son Eurydice – *le mythe*. Mais l'esprit d'Eurydice, « dispersé et partout répandu », renaît bien, dans les textes étudiés par ceux qui continuent d'aimer la petite musique du mythe.

## NOTES

1. H. BLUMENBERG, *Arbeit am Mythos* [1979], Frankfurt-am-Main, Suhrkamp Taschenbuch, 2006, p. 45 (I, 2 : « Einbrechen des Namens in das Chaos des Unbenannten »).
2. J.-C. MONOD, « Le mythe, de la terreur à l'esthétisation – remarques sur le travail du mythe selon Hans Blumenberg », p. 161- 178.
3. Travaux encore trop peu connus en France : *Arbeit am mythos*, ouvrage majeur au regard du sujet qui nous occupe, n'a toujours pas été traduit en français...
4. P. BRUNEL, « Mythe et création », p. 22.
5. M. DÉTIENNE, *L'Invention de la Mythologie*, Paris, éd. Gallimard, 1981, rééd. coll. « tel », p. 238.
6. S. SAÏD, *Approches de la mythologie grecque*, Paris, éd. Nathan, 1993, p. 7.
7. P. BRUNEL, *Mythes et littérature*, Paris, P.U.P.S., 1994, p. 10.
8. J.-M. SCHAEFFER, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, éd. Le Seuil, 1999, p. 47.
9. Et la liste est loin d'être exhaustive. On pourrait y ajouter, par exemple, le « concept fourre-tout » dénoncé par A. SIGANOS dans « Définitions du mythe » (in

*Questions de Mythocritique*, sous la dir. de D. CHAUVIN, A. SIGANOS et Ph. WALTER, Paris, éd. Imago, 2005, p. 93).

10. Dans ses deux acceptions : discours sur le mythe, et ensemble de mythes.

11. *Le Temps de la réflexion*, Paris, éd. Gallimard, 1980. Pour être plus précis, seule la première section de l'ouvrage (« Réflexion », p. 18-141) est thématique, section consacrée, cette année-là, comme l'explique J.-B. PONTALIS dans son propos introductif, à l'examen de la « Pensée mythique ».

12. J.-P. VERNANT, « Le Mythe au réfléchi », in *Le Temps de la réflexion*, ouvrage cité, p. 22.

13. M. DÉTIENNE, *L'Invention de la Mythologie*, ouvrage cité, p. 238.

14. « Wirklichkeitsbegriff und Wirkungspotential des Mythos », in Manfred FUHRMANN (éd.), *Terror und Spiel. Probleme der Mythenrezeption. Poetik und Hermeneutik*, IV, Munich, 1971 ; trad. française de S. DIRSCHAUER, *La Raison du mythe*, Paris, éd. Gallimard, 2005, p. 53.

15. C. CALAME, *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque. La création symbolique d'une colonie*, Lausanne, éd. Payot, 1996.

16. Ces exemples ne relèvent pas tous d'une approche identique du mythe, bien sûr. Mais, en dépit des nuances qui les distinguent, ils mettent au jour différentes facettes d'un même problème.

17. J.-L. BORGES, « Premier axiome : la Bibliothèque existe *ab aeterno*. », *La Bibliothèque de Babel (La biblioteca de Babel [1941])*, trad. de N. IBARRA revue par J.-P. BERNÈS, *Œuvres Complètes*, tome I, éd. Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, édition établie par J.-P. BERNÈS, p. 492.

18. On parlait désormais du « mythe de Déméter », et non de la fable du même nom...

19. Ordre que d'aucuns considèrent comme relevant du sacré (M. ÉLIADÉ), tandis que, pour d'autres, il revêt la forme d'un « inconscient collectif » (C. G. JUNG) ou de « structures anthropologiques de l'imaginaire » (G. DURAND). Il ne s'agit pas de gommer l'abîme qui sépare ces trois exemples empruntés à de célèbres spécialistes des mythes, mais de noter l'un de leurs points de convergence théorique.

20. L'étude des mythes se situe au carrefour de divers domaines de recherche. Ce volume entre ainsi en résonance avec le premier numéro de la collection *Poétiques comparatistes*, « Littérature et anthropologie » (sous la dir. d'A. MONTANDON). Il renvoie d'ailleurs également au deuxième numéro de cette même collection, « Littérature et identités sexuelles » (sous la dir. d'A. TOMICHE et de P. ZOBERMANN), en ce que les *Gender studies* s'intéressent au « sexe de la mythologie » (voir l'article très éclairant de V. GÉLY : « Les sexes de la mythologie. Mythes, littérature et *gender* », p. 47-90).

21. P. BRUNEL, *Mythes et littérature*, ouvrage cité, p. 12.

22. V. GÉLY, « Le devenir-mythe des œuvres de fiction », p. 70.

23. Il faut souligner ici le rôle majeur de Lévi-Strauss, bien sûr : M. Détiénne ou J.-P. Vernant rappellent ce qu'ils doivent aux travaux du célèbre anthropologue.

24. Véronique GÉLY a retracé l'histoire complexe de ce « divorce » qui « avait séparé, durant une bonne part du XX<sup>e</sup> siècle, les critiques littéraires de l'objet appelé

mythe », puis de cette reconquête qui fait qu'aujourd'hui, les études de mythes littéraires sont l'un des domaines de prédilection des comparatistes français (« Mythes et littérature », dans *La Recherche en littérature générale et comparée en France en 2007*, études réunies par A. TOMICHE et K. ZIEGER, Presses Universitaires de Valenciennes, 2007, p. 37).

25. Compte tenu du rayonnement de la recherche française en matière d'études de mythes, il est apparu normal de donner très largement la parole ici à ce que certains appellent « the french school of mythocritique ». Mais il aurait fallu plusieurs volumes pour que s'expriment tous ceux qui ont œuvré au renouvellement de ce domaine de recherche. Imposant un nombre limité de pages, les normes de la collection n'ont pas permis de dresser un tableau exhaustif de la recherche comparatiste – en France pas plus qu'à l'étranger. Elles ont contraint à faire des choix drastiques. On rappellera ici, entre autres, l'importance des travaux du C.R.L.M.C., à Clermont-Ferrand, sous l'égide d'Alain MONTANDON, ou ceux du C.R.I., à Grenoble. Parmi les travaux hors de l'Hexagone, deux approches ont été privilégiées, celles du groupe de recherche de Lausanne, et celles du philosophe allemand Hans BLUMENBERG. Mais cela ne doit pas occulter le fait qu'il existe, en Belgique, en Italie ou dans les pays anglo-saxons, notamment, des travaux d'une grande richesse. Pour ne rien dire du domaine de la mythocritique biblique, illustré par Danièle CHAUVIN, et laissé ici volontairement de côté...

26. Claude CALAME a longtemps enseigné à Lausanne avant d'être nommé à l'E.H.E.S.S.

27. P. BRUNEL, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, éd. Le Rocher, 1988, préface, p. 9.

28. J.-P. VERNANT, « Le Mythe au réfléchi », in *Le Temps de la réflexion*, ouvrage cité, p. 22.

29. Voir les nombreux ouvrages et travaux de Daniel DUBUISSON, et, en particulier, *Impostures et pseudo-science. L'œuvre de Mircea Éliade*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2005.

30. C. CALAME, *Poétique des mythes dans la Grèce antique*, Paris, éd. Hachette, 2000, p. 12.

31. C. CALAME, « Entre récit héroïque et poésie rituelle : le sujet poétique qui chante le mythe », p. 123.

32. J.-L. BACKÈS, « De la fable au mythe », in *Le Mythe en littérature. Essais en hommage à Pierre Brunel*, Paris, P.U.F., coll. « Écriture », p. 43-55.

33. Voir Sylvie BALLESTRA-PUECH, « Longue durée et grands espaces : le champ mythocritique » (in *Le Comparatisme aujourd'hui*, sous la direction de S. BALLESTRA-PUECH et J.-M. MOURA, Presses de l'Université Charles de Gaulle, Lille III, 1999), p. 23. Je me permets de renvoyer aussi aux remarques que j'ai esquissées dans « De la notion de texte fondateur en matière d'origine biblique » (« Esther, figure biblique, figure mythique ? », in *Figures mythiques. Élaborations et métamor-*

phoses, sous la direction de V. LÉONARD, Clermont-Ferrand, 2008, coll. « Littératures », Presses Universitaires Blaise Pascal, p. 198-202).

34. P. BRUNEL, *Mythocritique. – Théorie et parcours*, Paris, P.U.F., coll. « Écriture », 1992, p. 37.

35. Certes, il s'agissait là, dans les années quatre-vingts, d'une « appellation non contrôlée » (Ph. SELLIER, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », in *Essais sur l'imaginaire classique*, Paris, éd. Champion, coll. « champion classiques », p. 21 ; article d'abord publié dans *Littérature*, n° 55, oct. 1984). Certains l'emploient encore pour désigner les mythes nés d'une œuvre littéraire plus récente que le fonds gréco-latin ou biblique, comme Faust, Don Juan, Don Quichotte ou Frankenstein, et Ph. SELLIER parlait à leur sujet de « mythes littéraires nouveau-nés » : ils seraient en cela « deux fois littéraires » (P. BRUNEL, *Dictionnaire des Mythes littéraires*, Monaco, Le Rocher, 1988, préface, p. 11). D'autres l'ont opposé, et continuent de le faire, à la notion de « mythe littérisé » : on peut trouver trace de ce fructueux débat, notamment, dans « Du mythe littéraire au mythe littérisé » (A. SIGANOS, *Le Minotaure et son mythe*, p. 23-34), « Longue durée et grands espaces : le champ mythocritique » (S. BALLESTRA-PUECH, art. cité), et « Définitions du mythe » (A. SIGANOS, in *Questions de Mythocritique*, sous la dir. de D. CHAUVIN, A. SIGANOS et Ph. WALTER, Paris, éd. Imago, 2005, p. 85-100). Débat qui est signe, précisément, de la fécondité de cette notion.

36. P. BRUNEL, *Mythopoétique des genres*, Paris, P.U.F., coll. « Écriture », 2003.

37. V. GÉLY, « Pour une mythopoétique : quelques propositions sur les rapports entre mythe et fiction », 21/05/2006, *Vox Poetica*, <http://www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/gely.html>.

38. S. BALLESTRA-PUECH, *Métamorphoses d'Arachné. L'artiste en araignée dans la littérature occidentale*, Genève, éd. Droz, 2006.

39. S. BALLESTRA-PUECH, « Mythe et métaphore », p. 61.

40. Aux « théologiens du mythe », dont tient avec raison à se tenir éloigné Pierre Brunel, faudrait-il opposer les hérauts d'une « théologie négative » du mythe ? Tout discours sur le mythe est-il voué à définir ce dernier par « ce qu'il n'est pas » ?

41. Dénoncer les idées reçues sur les mythes italo-romains, c'est ce que n'a cessé de faire Jacqueline Fabre-Serris dans ses travaux, tandis que Danièle Chauvin permettait qu'un regard neuf soit porté sur les mythes d'origine biblique, établissant les fondements d'une « mythocritique biblique ».

42. Il ne faudrait pas pour autant tomber dans un autre piège – celui d'une vision trop manichéenne des études de mythes. Il est, en certains domaines, d'irréductibles oppositions, fondées sur des divergences de positions théoriques et on peut alors reconnaître l'existence de deux « courants ». Mais on ne peut pour autant opposer deux « écoles » hétérogènes. La réalité, comme toujours, est riche et complexe : c'est celle de la formation intellectuelle des êtres, qui ont souvent cheminé d'un centre de recherche à l'autre. L'influence des travaux de Gilbert Durand, par exemple, ou celle de la sociopoétique des mythes définie par Alain Montandon, a largement débordé du cadre du C.R.I. ou du C.R.L.M.C.

43. P. BRUNEL, *Dictionnaire des mythes littéraires*, ouvrage cité, p. 11.
44. Théorie qui triomphe, comme le rappelle John Leavitt, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais qui subsiste toujours, sous diverses formes, jusqu'en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.
45. H. BLUMENBERG, « Wirklichkeitsbegriff und Wirkungspotential des Mythos » ; *La Raison du mythe*, Paris, éd. Gallimard, 2005, p. 53.
46. D. MORTIER, « Mythe littéraire et esthétique de la réception », in *Mythes et littérature*, ouvrage cité, p. 143-151.
47. Y. CHEVREL, « Réception et mythocritique », in *Questions de Mythocritique*, ouvrage cité, p. 283-294.
48. V. GÉLY, « Le devenir-mythe des œuvres de fiction », p. 70. C'est moi qui souligne.
49. J. FABRE-SERRIS, *Mythologie et littérature à Rome. La réécriture des mythes aux Iers siècles avant et après J.-C.*, Lausanne, éd. Payot, 1998, p. 22. Voir aussi *Mythe et poésie dans les Métamorphoses d'Ovide. Fonctions et significations de la mythologie dans la Rome augustéenne*, éd. Klincksieck, 1995, et *Rome, L'Arcadie et la mer des Argonautes. Essai sur la naissance d'une mythologie des origines en Occident*, Presses Universitaires du Septentrion, 2008.
50. C. CALAME, « Entre récit héroïque et poésie rituelle : le sujet poétique qui chante le mythe », p. 138-139.
51. Voir, entre autres, U. HEIDMANN (éd.), *Poétique comparée des mythes. De l'Antiquité à la Modernité*, Lausanne, éd. Payot, 2003. Volume en hommage à Claude Calame.
52. U. HEIDMANN, « Comment comparer les (r)écritures anciennes et modernes des mythes grecs ? Propositions pour une méthode d'analyse (inter)textuelle et différentielle », p. 149.
53. U. HEIDMANN, art. cité, p. 156.
54. Démarche qui ne surgit pas ex nihilo, bien sûr, et qui s'inscrit elle-même dans une histoire de la critique : il ne s'agit pas de croire naïvement que « tout a commencé » en ces années-là, mais de souligner l'aspect novateur de certaines prises de positions. En la matière, ruptures et continuité coexistent toujours, et on pourrait aussi retracer l'histoire de la mythocritique en termes de filiation plus que de changement.